

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1940)
Heft: 967

Artikel: De quelques motifs que nous pouvons avoir de rester optimistes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-692788>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SOLDATENBRIEF.

In aller Ruhe und mit der grössten Promptheit hat sich bei uns die Generalmobilmachung vollzogen. Alte Kameraden und die "Flohner" (Dispensierte!) sind wieder aufgetaucht. Man begrüsst diese mit allerlei witzelnden Bemerkungen wie z. B. "So, ihr Zivilisten..." — und man grinst, wenn deren unsoldatische Haltung davon Zeugnis ablegt, dass die Betreffenden schon längere Zeit keinen Dienst mehr getan haben. Hie und da dringt auch ein wenig Schadenfreude durch, indem viele sagen: "Es ist ganz gut, dass diese ständigen Urlauber und Dispensierten auch wieder einmal einrücken müssen!" Das ist zu verstehen, wenn man bedenkt, dass wir schon seit dem 2. September 1939 ununterbrochen im Dienst stehen und viele von uns in dieser langen Zeit nicht mehr als einen 14tägigen Urlaub hatten. Doch diese Schadenfreude ist nur vorübergehend und ändert nichts daran, dass der Ernst der Zeit uns noch näher zusammengebracht hat und überall eine flotte Kameradschaft zu beobachten ist.

Plötzlich ist unsere Kompanie wieder gross geworden, sie hat ihre volle Kriegsstärke erreicht. In den Kantonnementen ist es zu eng geworden, es setzt Püffe ab, wenn einer versucht, während der Nacht sich breit zu machen. Auch das Schnarchkonzert ist bedeutend verstärkt worden. Die letzten Nachzügler haben einige Mühe, noch eine Woldecke zu erhalten. Doch auch hier setzt sich die Kameradschaft durch, und der letzte, der noch eine zweite Woldecke irgendwo versteckt hielt, nimmt diese — oft schweren Herzens — hervor und gibt sie dem, der keine hat.

Wir haben erhöhte Alarmbereitschaft. Es gibt keinen Urlaub, weder Werktags noch Sonntags. Die Verbandspäckchen werden wieder ausgeteilt, die Munition bereitgestellt. Doch trotzdem ist nirgends irgendwelche Nervosität zu beobachten. Die Gesichter sind wohl ernster geworden, doch jeder tut ruhig und gefasst seine Pflicht. Diese Ruhe steht in einem wohlthuenden Gegensatz zu jener Nervosität, die bestimmte Bevölkerungskreise in den Städten ergriffen hat. Kameraden erhalten Telephonanrufe von ihren Angehörigen in Zürich. Die Bevölkerung ziehe von Zürich fort, und was sie tun sollen, wird gefragt. Der Soldat ist etwas baff, er kann schwer begreifen, warum man dort so nervös ist, und er gibt auch den Rat: "Nicht ausziehen!" Einer flucht am Telephon und sagt: "Sterneheil, ihr seid schöne Angsthasen, wir Soldaten können doch auch nicht ausziehen! Wir sind doch näher der Grenze als ihr in der Stadt!"

In den ersten Nächten nach der Generalmobilmachung können wir kaum schlafen, denn unausgesetzt fahren Lastwagen vorbei, wird die nächtliche Stille von Pferdegetrampel unterbrochen. Die Artillerie bezieht ihre Stellungen und macht sich schussbereit. In den frühen Morgenstunden ziehen Landsturmtruppen vorbei. Man sieht graue Häupter und Glatzköpfe, man sieht Männer, die schon die ganze Grenzbesetzung von 1914 bis 1918 mitgemacht haben. Auch sie sind wieder unter die Fahne getreten, auch in ihren Gesichtern liest man die Entschlossenheit und Bereitschaft. Mancher ist unter ihnen, der bei der letzten Grenzbesetzung sein eigenes Geschäft verloren hatte und der sich schliesslich wiederum eine Existenz geschaffen hat. Heute ist diese wiederum gefährdet, doch ohne Murren unterzieht er sich seiner Pflicht, sich bewusst, dass es heute nicht nur um seine, sondern

um die Existenz von uns allen geht, um die Existenz unseres Landes, unserer Unabhängigkeit und Freiheit.

In den Stellungen wird gearbeitet wie noch nie. Der hinterste Mann ist ganz bei der Arbeit. Vom Morgengrauen bis zur Abenddämmerung dauert der Arbeitstag des Soldaten. Es regnet, und das Wasser dringt einem durch die Kleider bis auf die Haut, doch das hindert die Arbeit nicht. Es ist geradezu eine Freude, wie rasch und sicher das Werk in diesen wenigen Tagen vorwärtsgeschritten ist.

Angesichts dieser Aufopferung von Hunderttausenden, angesichts dessen, dass jeder von uns bereit sein muss, in jeder Stunde sein Leben in die Schanze zu schlagen, klingt es etwas beschämend, wenn man durch Telephon, durch Radio und Zeitung vernimmt, wie gewisse Bevölkerungskreise in nervöser Hast ausziehen und vor allem darnach trachten, ihr Geld, ihr Auto, ihre Hunde und Katzen in Sicherheit zu bringen!

Wir Soldaten rufen deshalb der Bevölkerung im Hinterland zu: *Nicht nervös, sondern bereit sein!* Bereit sein, ruhig und gefasst, ernst und entschlossen, das erfordert die Stunde von uns allen.

(*"Die Tat,"* 21.5.40.)

DE QUELQUES MOTIFS QUE NOUS POUVONS AVOIR DE RESTER OPTIMISTES.

Beaucoup de gens nous demandent ce que nous pensons de la situation, du point de vue suisse. Ces aimables questionneurs supposent que nous disposons de "tuyaux" de premier ordre; et nous les remercier d'une si flatteuse confiance. Seulement, à la vérité, on est forcé de reconnaître, si l'on n'est pas un "bluffeur" — de premier ordre, également — que personne ne sait ce qui va se passer. On peut avoir des renseignements assez précis sur divers faits, on peut, de ces faits, tirer diverses déductions, sans pour autant se sentir le droit d'émettre un pronostic quelconque. Les pronostics ne sont que des conjectures. Et les conjectures n'ont guère d'utilité. Il y a même des cas où elles deviennent très dangereuses.

En revanche, et faute de prophéties dont nous ne tenons point boutique, nous dirons très nettement que l'optimisme nous reste permis — à condition toutefois que l'on s'entende sur le sens du mot.

Car il y a un mauvais et un bon optimisme (n'en déplaise à l'étymologie). Le mauvais optimisme consiste à nier le danger pour n'avoir pas le désagrément d'y songer et d'y parer. Il fait voir la réalité sous de fausses couleurs, à celui qui craint que les vraies couleurs, dans leur brutalité, ne blessent son regard. Le mauvais optimisme est imprudent et léger. Il affirme que "tout s'arrangera." Il est généralement égoïste, et lorsqu'il prétend que tout va bien, c'est avec l'arrière-pensée que des complications obligent parfois à s'occuper du voisin. Un membre d'une secte qui nie l'existence du mal s'écriait jadis avec onction, au spectacle d'un village inondé: "Il n'y a pas d'eau." Voilà le mauvais optimisme.

Mais il y en a un autre, qui est celui que nous devons entretenir en nos âmes, durant ces jours difficiles, où il est de la plus haute importance que nous gardions intact notre sangfroid et claire notre jugeote. Le bon optimisme, le vrai, celui qu'il sied de cultiver surtout aux heures sombres, ne conteste pas l'existence

du mal, ou du péril. Il n'appelle pas blanc ce qui est noir, ni propre ce qui est dégoûtant, ni rassurant ce qui est effroyable. Il ne prétend pas qu'on ne court aucun risque quand on est suspendu au-dessus de l'abîme. Mais, en mesurant avec précision le danger, il en discerne aussi les limites, il envisage les précautions possibles, il fait appel à l'énergie pour opposer à la destinée un front serein, il ranime la confiance, en montrant ce que peut un caractère résolu.

Cet optimisme-ci, rien ne doit nous en détourner, tout nous incite à l'entretenir dans nos cœurs et à le faire rayonner autour de nous.

D'abord, politiquement, il se justifie par un certain nombre de considérations, qui n'équivalent certes pas à des preuves absolues, de l'ordre mathématique, mais enfin qui ne sont pas négligeables, dans l'ordre contingent et relatif.

La Suisse n'est l'ennemie de personne. Par le temps qui court, cela ne suffit certes pas, mais c'est pourtant quelque chose. Nul n'a de motif de principe de nous attaquer. Quelqu'un pourrait songer à se venger de petites blessures d'amour-propre? Possible, évidemment. Mais cela n'est point un mobile de guerre; c'est le prétexte que l'on prend lorsque, pour des motifs bien plus sérieux, on veut la guerre.

Il s'ensuit qu'on ne nous attaquera pas sans qu'une pareille solution, dont les inconvénients sont manifestes, présente d'autre part des avantages bien définis. Et ces avantages ne peuvent être que de nature stratégique. Nous ne nous donnerons pas le ridicule de jouer ici les stratèges en chambre, dont nous nous sommes souvent moqués, et pour cause. Il est permis, néanmoins, quoique profane en l'art de guerre, d'invoquer des jugements autorisés. Les chefs militaires ont l'habitude d'étudier toutes les hypothèses, même les plus invraisemblables, *a fortiori* les plus plausibles. Et lequel d'entre eux pourrait dire, maintenant, qu'une agression contre la Suisse, neutre, oui, certes, et avec toute la loyauté possible, mais préparée à assumer sa propre défense, serait une entreprise facile, ou simplement "rentable," comme diraient les gens d'affaires? Le seul fait qu'à un moment donné — gardons-nous ici de préciser, mais on nous comprendra à demi-mot — l'éventualité fut envisagée, puis le projet abandonné, laisse entendre que nul ne se forge d'illusion sur le genre de "promenade" qui lui serait offert en Suisse. Ceci soit dit sans aucune vantardise. Loin de nous les tartarinades! Nous savons fort bien que nous n'avons pas le nombre pour nous et qu'à la longue nous pourrions être écrasés sous le poids du nombre. En revanche, nous avons des armements perfectionnés, des troupes bien entraînées, des chefs conscients de leur mission, une volonté de résistance commune à tous les citoyens et citoyennes, enfin, une configuration du sol qui joue indéniablement en notre faveur dans les calculs. Rien de cela n'est à première vue négligeable.

Plus que dans d'autres régions, l'envahisseur éventuel devrait compter avec des possibilités de secours qui nous viendraient de son adversaire. Sur ce point important — "crucial," comme on dit dans le jargon d'aujourd'hui — il serait intéressant de faire quelques remarques de détail. Mais peut-être ne serait-ce pas prudent: prenez une carte de la Suisse, examinez bien nos frontières, et raisonnez sur le simple bon sens. Je gage que vous ferez quelques constatations décevantes, et d'autres beaucoup plus propres à vous remonter le moral.

Au surplus, il est un de nos voisins, qui, quelles que soient présentement les finesses et les réticences de sa politique — laquelle, il est juste de le reconnaître, est parfaitement conforme à ses intérêts — tient pour essentiel que la Suisse subsiste et qu'elle demeure la gardienne vigilante et sûre des cols des Alpes. Ce pays-là nous a donné récemment des marques très explicites de son bon vouloir et même de son amitié. Rien ne nous autorise à supposer qu'il favoriserait ou tolérerait une invasion de notre territoire; mais, au contraire, des indices importants permettent de supposer qu'il la jugerait fort importune et dommageable, de son point de vue.

Ajoutons encore, si vous voulez, que la formidable campagne engagée en Belgique peut cristalliser loin de nous et l'attaque et la résistance. C'est un argument qui ne nous semble, en soi, pas absolument péremptoire, mais enfin que l'on peut avancer aussi. Il y a le pour et le contre.

Et enfin, il reste la supposition extrême — celle selon laquelle nous serions envahis, malgré notre neutralité solennellement proclamée, reconnue par les puissances, scrupuleusement observée par notre Etat fédéral, qui vient de fournir encore, ces derniers jours, la preuve de son absolue correction à cet égard.

Dieu nous en garde! Mais si cela arrivait, devrions-nous désespérer? Assurément non! L'épreuve, nous n'en saurions douter, serait terrible. Cependant, c'est une des conditions de la vie humaine, d'être appelé parfois à de terribles épreuves. Aucune puissance céleste ou humaine ne nous à jamais promis que nous mènerions une existence tranquille et bourgeoise, entre notre appareil de T.S.F., notre bocal à poissons rouges et nos géraniums. Sans céder le moins du monde à la peur — qui est d'ailleurs une faiblesse et une honte — nous devons, oui, nous devons, nous accoutumer à l'idée du malheur possible, à la notion du sacrifice. Pourquoi ne pas l'ajouter: à la mort.

Est-ce encore l'optimiste qui parle? Eh oui, parbleu! Nos vieilles gens disaient jadis: "De penser à la mort, ça conserve." Et puisqu'ils étaient effectivement devenus vieux, ils avaient le droit de le dire. Il ne nous en coûtera rien de le répéter, sans bannir l'espoir que nous puissions saluer une aube future, une aube radieuse, dont nous avons tous le nom sur les lèvres. Mais ne le prononçons pas: le moment n'est pas encore venu.

(La Tribune de Genève.)

SWISS BANK CORPORATION,

(A Company limited by Shares incorporated in Switzerland)

99, GRESHAM STREET, E.C.2.

and 11c, REGENT STREET, S.W. 1.

Capital Paid up s.f. 160,000,000

Reserves - - s.f. 32,000,000

Deposits - - s.f. 1,218,000,000

NEW YORK AGENCY

15 NASSAU STREET.

All Descriptions of Banking and
Foreign Exchange Business Transacted